

ENCYCLOPÉDIE  
BERBÈRE**Encyclopédie berbère**  
16 | Djalut – Dougga

---

**Djerid**  
(Jérid, Qastíliya)**P. Troussset**

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2189>  
ISSN : 2262-7197

**Éditeur**

Peeters Publishers

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 1995  
Pagination : 2461-2465  
ISBN : 2-85744-828-7  
ISSN : 1015-7344

**Référence électronique**

P. Troussset, « Djerid », in Gabriel Camps (dir.), *16 | Djalut – Dougga*, Aix-en-Provence, Edisud (« Volumes », n° 16), 1995 [En ligne], mis en ligne le 01 juin 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2189>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Djerid

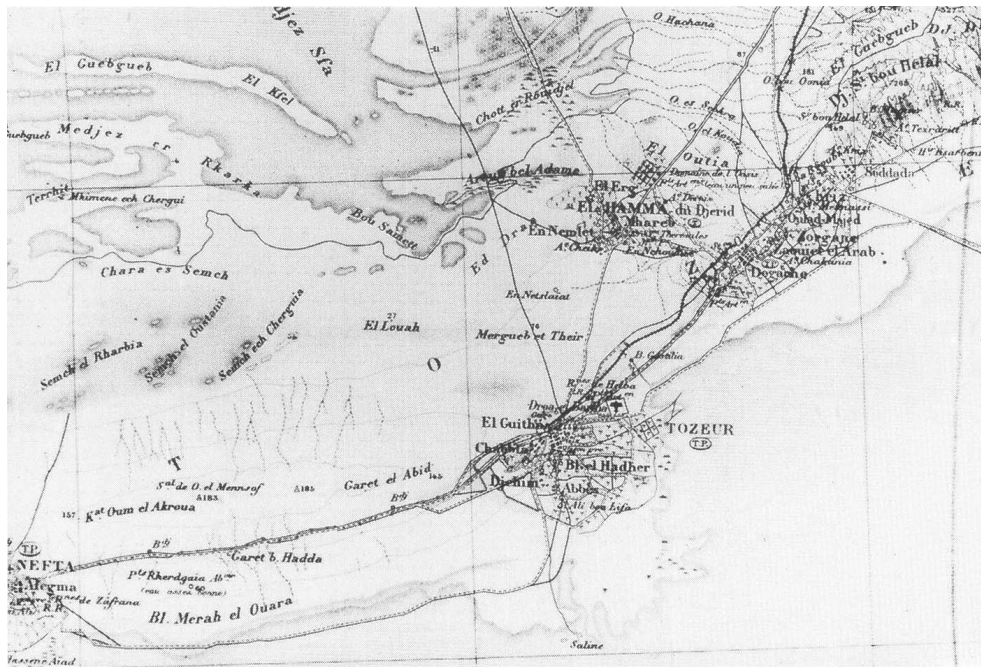
(Jérid, Qastíliya)

P. Trousset

---

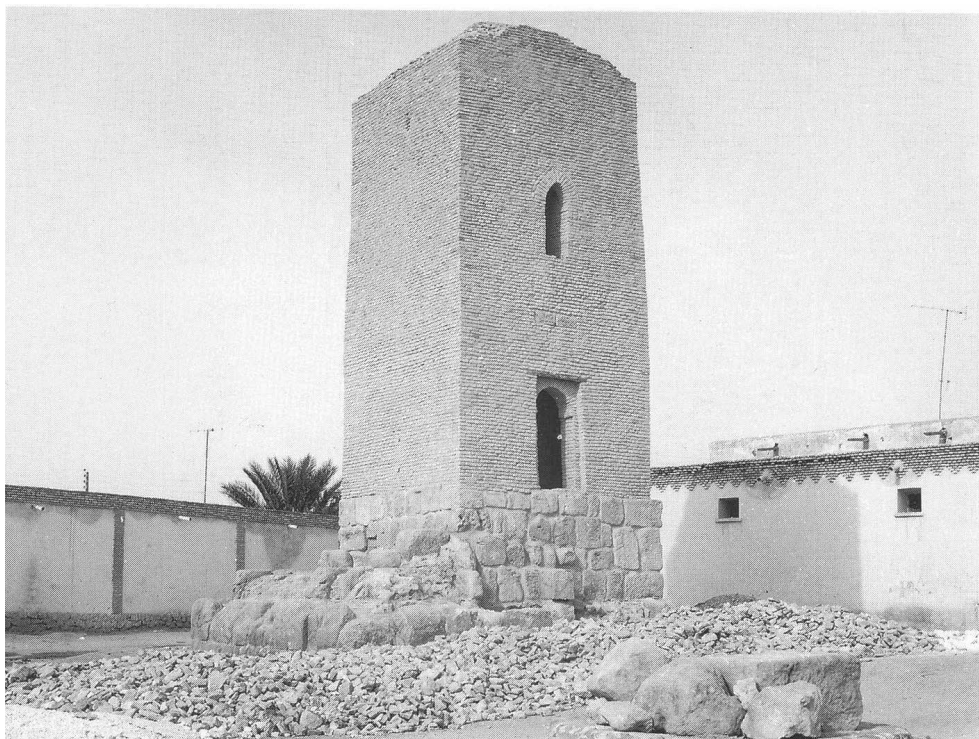
- 1 Le Bled el Djerid (pays des palmes) est une région du Bas Sahara, au Sud-Ouest de la Tunisie, comprenant un ensemble d'oasis situées sur la bordure nord-ouest du Chott du même nom, la plus grande des sebkha du Maghreb. Au Moyen Age, la région est appelée « pays de Qastíliya » dont la richesse a été vantée par de nombreux géographes arabes. Selon les auteurs, le terme de Qastíliya se réduit à la seule oasis de Tozeur qui en est le chef-lieu ou le plus souvent à l'ensemble des oasis du Djérid (Nefta, Tozeur, El Oudiane, El Hamma), mais elle peut aussi englober, comme le «Bled el Djerid» lui-même – le Nefzaoua et Gafsa (Ibn Khaldoun, I, 192) ou quelquefois même la région de Gabès (Léon l'Africain, 8).

Carte du Djerid (extrait de la carte au 1/200 000 de la Tunisie)



- 2 La mention des *kastellai* - les *castella* de l'époque romaine - dans les listes de George de Chypre (*Descriptio orbis romani*, éd. Gelser, p. 33) et leur identification avec ces mêmes oasis du pays de *Qastīliya*, soulignent la persistance de l'héritage antique qui se retrouve dans la toponymie arabo-berbère du Djérid : les centres de *Thusuros* (Tozeur), de *Nepte* (Nefta), *Aquae* (El Hamma) et de *Thiges* (Taqiyûs ou Deggache) ont conservé aussi quelques vestiges antiques, en particulier au Bled el Hader à Tozeur ainsi qu'à Kriz dans le groupe d'oasis d'El Oudiane ; leurs noms figurent sur les itinéraires anciens (*Tab. Peut.*, segm. V, 4-5) ainsi que sur les listes d'évêchés de la province de Byzacène (Lancel, *Actes de la Conférence de Carthage* en 411,I, p. 140).
- 3 Les populations berbères de ces oasis étaient sans doute entrées en contact avec Rome dès l'époque augustéenne, au cours des expéditions sahariennes lancées à l'occasion des guerres gétules ; mais c'est entre le règne de Domitien et celui de Nerva qu'elles commencent à appartenir à l'*orbis romanus*, comme l'attestent les dédicaces de la *civitas* et du *castellum Thigens(ium)* découvertes près de la piste de Gafsa à la limite du territoire de *Thiges* (CIL VIII, 23165, 23167). Par la suite, ces centres jalonnèrent une route avancée du *limes* romain et byzantin ; mais le terme de *castella* s'applique moins en l'occurrence, à des installations militaires romaines qu'aux communautés berbères elles-mêmes, dotées déjà peut-être, d'un embryon d'organisation urbaine autour de centres fortifiés.

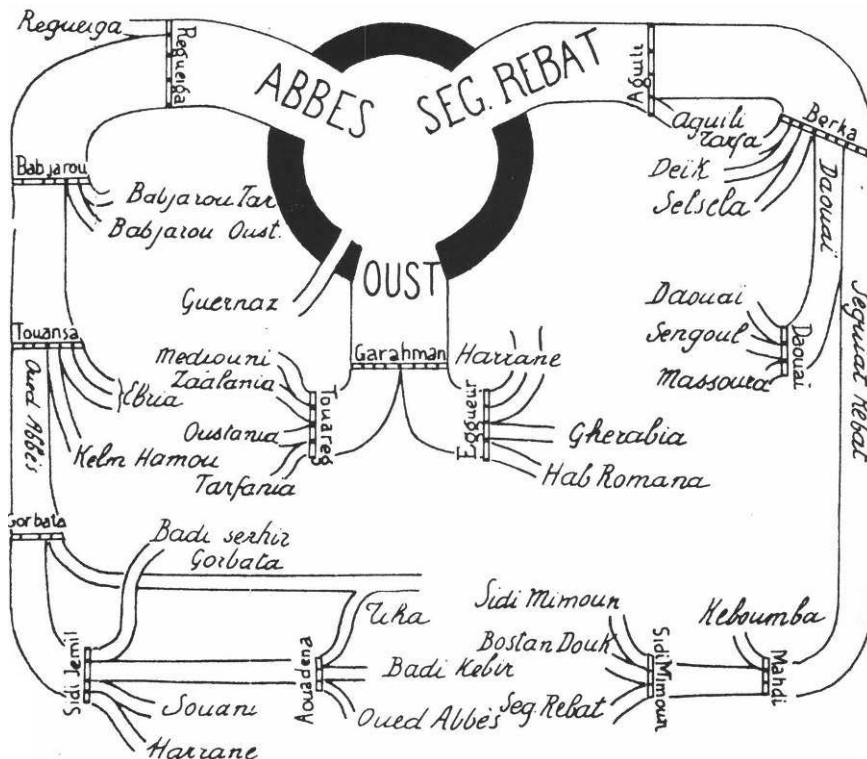
Tozeur. Bled el-Hachem, vestiges antiques dans le soubassement du minaret. Photo P. Troussset



- 4 Le Djérid fut conquis dès 26/647 par Ibn Zuhayr et, en 49/669 par Ukba ben Nâfi, mais de façon presque chronique, la région fut le siège de mouvements de séditions suscitées en particulier par le kharidjisme ibadite. Au II<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle la région est une province de l'émirat aghlabide, mais encore à cette époque, l'élément arabe était loin d'être majoritaire : Al Yakubi y mentionne (*Les Pays*, 212) la présence de *Rûm* (descendants des anciens Romains ou Byzantins) et des *Afarik*, c'est-à-dire des descendants des Berbères romanisés. Les nomades signalés par Ibn Khaldun (IV, 428) à propos des troubles de 224/839, sont eux-mêmes des Berbères Luwâta, Zowâra et Miknâsa. Quant au christianisme, il ne dut disparaître que plus tard, après les invasions hilaliennes.
- 5 Tous les auteurs arabes s'accordent pour reconnaître la grande prospérité des oasis du Djérid. Le développement au Moyen Age du commerce transsaharien avec le pays des Noirs en est pour une partie la cause : on sait par exemple, que le père d'Abu Yazid\* qui était originaire de Taqiyûs, fréquentait le marché de Gao (Cuoq, p. 181). Par ailleurs, les cultures d'oasis y fournissaient en abondance divers produits (agrumes, lin, cannes à sucre et surtout les dattes : Al Bakri va jusqu'à prétendre qu'il sortait chaque jour de Tozeur « mille chameaux ou davantage chargés de ce fruit » (*Description de l'Afrique*, éd. De Slane, p. 103). La base de cette abondance est l'existence des sources pérennes qui s'échappent du Drâ al Djerid et sont alimentées par une nappe artésienne très puissante. La perfection du système d'irrigation a fait l'objet d'observations flatteuses, en particulier en ce qui concerne celui de Tozeur, dont une tradition récente attribue l'institution à Ibn Chabbath au XIII<sup>e</sup> siècle. Mais il est déjà décrit par Al Bakri au XI<sup>e</sup> siècle (De Slane, p. 103-104) et on a tout lieu de penser que des systèmes du même type fonctionnaient déjà dans l'antiquité dans les oasis présahariennes. Leur principe repose en effet sur un fractionnement modulaire du débit par un jeu de barrages et de partiteurs (*khraçba*) en troncs de palmier, à quoi succédait au niveau terminal de la *sequia*, une division du temps

d'arrosage entre les ayants droit. Celui-ci était mesuré en fractions de journée ou bien à l'aide d'une clepsydre (*gadûs* = lat. *cadus*) qu'on retrouve au Nefzaoua et dans les oasis de montagne du Sud tunisien. Or, les vestiges de barrages ou de partiteurs antiques (en pierre) encore visibles au début du siècle à Tozeur ou aujourd'hui dans l'oasis de Kriz, sont à rapprocher des descriptions de Pline à *Tacape* (H.N. XVIII, 188) et de l'inscription de *Lamasba* (Merouana) (*CIL* VIII, 18587) où il est question du partage des temps d'eau. On peut en conclure que les mêmes pratiques traditionnelles de base étaient déjà connues dans l'antiquité par les communautés berbères établies auprès des sources pérennes du Djérid.

Schéma de la distribution des eaux à Tozeur, d'après P. Perreti



- 6 La survivance d'un héritage ancien préislamique est également apparent dans le vocabulaire agricole, en particulier dans le calendrier solaire pour les fêtes et travaux liés à la terre et à l'eau : tel est le cas de la fête du printemps appelée « mayo » dans le Djérid et qui est la fête des humbles cultivateurs, les métayers ou associés agricoles (*khammès* ou *cheurka*) qui détiennent les secrets de la terre, de l'irrigation et de la fécondation des arbres. Elle est marquée par un grand repas et par des jeux rituels comme celui de la balançoire comportant une interpellation fort curieuse au Pharaon. On sait que le nom de *Faraoun* est fréquent dans la toponymie nord-africaine ; on le trouve par exemple, donné à une presqu'île du Chott el Djérid au nord-ouest de Kebili (*bled Faraoun*) et il désigne parfois le Grand Chott lui-même (*sebkhet el Faraoun*). Il a été suggéré que les Berbères judaïsés qui étaient nombreux dans le Djérid à l'époque romaine et au début du Moyen Age, avaient pu identifier les passages dangereux du Chott à celui de la Mer Rouge.

Vestiges antiques au lieu-dit Guebba, dans l'oasis de Kriz (antique Thiges). Photo P. Troussel



Oasis de Tozeur, partiteur d'eau moderne. Photo P. Troussel



- 7 Le Chott el Djérid est, en fait, une immense sebkha de 110 x 70 km, prolongée en direction du Golfe de Gabès par le Chott el Fedjedj. Sa surface plane, couverte en été d'efflorescences et de croûtes de sel est en grande partie submergée pendant la saison froide. Il a reçu divers noms dans l'Antiquité et au Moyen Age : c'est le lac des Salines (*lacus Salinarum*) des auteurs chrétiens qui le situent entre la Tripoli-taine et la Byzacène

(Orose, *adv. Pagan.*, VII 90) ; c'est la « Grande Sebkha » ou la « Sebkha difficile » des auteurs arabes (Tijani, trad. Rousseau, p. 150) qui la désignent *sebkha el Tâkmar*, d'un terme berbère qui signifie le « passage difficile » ; la *sebkha el wad'* (le lac des Marques), par allusion aux troncs de palmiers servant de balises. Il est possible qu'on puisse ajouter à cette liste un hydronyme libyco-berbère : MADD, qu'on trouve gravé, sur le rocher de Kriz dans une dédicace à Mercure Silvain, protecteur des voyageurs qui traversaient le Chott el Djérid (*CIL VIII*, 86-91 = 11227) Un autre nom est beaucoup plus connu chez les auteurs classiques, celui de lac ou marais du Triton.

- 8 Bien que l'expression *lacus* ou *palus Tritonis* ait pu désigner suivant les auteurs anciens des lieux fort éloignés – de la Cyrénaïque aux côtes marocaines – on s'accorde à reconnaître que pour Pomponius Méla par exemple (I, 36), il s'agit bien du Chott el Djérid actuel, puisqu'il le place en arrière (*super*) de la Petite Syrte. Pour Hérodote en revanche, la baie du Triton était bien un espace maritime en liaison avec la Syrte. L'interprétation fautive de ces données contradictoires ainsi que la découverte de *cardium* sur les rives du Chott avaient alimenté l'idée d'une ancienne Mer Saharienne, que le projet Roudaire se proposait de rétablir par le percement de l'isthme de Gabès. Ces allégations ont été réfutées depuis lors: aucune liaison n'a pu réellement exister entre la Méditerranée et les Chotts dans un passé plus ou moins ancien. L'étude des mécanismes hydrologiques actuels des Chotts, issue d'une connaissance précise du complexe artésien qu'ils surmontent, suffit à rendre compte des phases lacustres successives pendant les Pluviaux du Quaternaire. La Mer Saharienne n'est donc qu'un mythe scientifique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ATTITA H. «L'Organisation de l'oasis», *Cah. de Tunisie*, 1957, p. 39-43.
- COQUE R. «Les vicissitudes d'un mythe: la mer saharienne quaternaire», *Sahah* 3, 1990, p. 7-20.
- CUOQ J.-M. *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilad Al-Sudan)*, Paris, 1975.
- DESPOIS J. s.v. Djarid (Bilad al), dans *Encycl. Islam*, II, Leyde, 1965, p. 474-476.
- PAYRE G. «Une fête du printemps au Jérid», *Rev. tunisienne*, 1942, p. 171-177.
- PAYRE G. Amin d'oasis au Djérid, *Rev. tunisienne*, 1942, p. 237-239.
- PENET P. *Kairouan, Sbeitla, le Djérid*, Tunis, 1911, p. 65-126.
- PENET P. *L'hydraulique agricole de la Tunisie méridionale*, Tunis, 1913, p. 69-135.
- PEYRAS J. et TROUSSET P. « Le lac Tritonis et les noms anciens du Chott el Jérid », *Antiquités africaines*, 24, 1988, p. 149-204.
- ROUSSI M. *Une oasis du Sud Tunisien : Le Jérid. Essai d'Histoire Sociale*, (thèse 3<sup>e</sup> cycle), Paris, 1974, I, 252 p. ; II, 100 p.
- TALBI M. s.v. Kastiliya, dans *Encycl. Islam*, IV, 71-72, Leyde, 1976, p. 769-770.

TROUSSET P. «Les oasis présahariennes dans l'antiquité: partage de l'eau et division du temps», *Ant. afr.*, 22, 1986, p. 163-193.

TROUSSET P. « Thiges et la civitas Tigensium », *L'Afrique dans l'occident romain (1<sup>er</sup> siècle av. J. -C.-IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C)*, Rome, 1990, p. 143-167.

## INDEX

**Mots-clés** : Agriculture, Antiquité, Géographie, Sahara, Tunisie